Raymond JAMOUS, Le sultan des frontières. Essai d'ethnologie historique du Maroc

Nanterre, Société d'ethnologie, 2017, 150 p.

Marie-Luce Gélard

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/44969>

DOI : 10.4000/assr.44969

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 311-313

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Marie-Luce Gélard, « Raymond JAMOUS, Le sultan des frontières. Essai d'ethnologie historique du Maroc », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 14 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/44969> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.44969>

Ce document a été généré automatiquement le 14 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Raymond JAMOUS, Le sultan des frontières. Essai d'ethnologie historique du Maroc

Nanterre, Société d'ethnologie, 2017, 150 p.

Marie-Luce Gélard

RÉFÉRENCE

Raymond JAMOUS, Le sultan des frontières. Essai d'ethnologie historique du Maroc, Nanterre, Société d'ethnologie, 2017, 150 p.

- 1 L'histoire et l'ethnologie se complètent et dialoguent, écrit Raymond Jamous en guise de propos introductif à son ouvrage et ce sont les travaux des historiens du Maroc qui servent ici de « terrain de recherche ». Cet essai d'anthropologie historique propose d'analyser les raisons de la pérennisation de la dynastie alaouite régnante depuis plus de quatre siècles. En effet, quel est le secret de sa longévité ? Il y a là un véritable mystère politique dont l'auteur offre de lever le voile.
- 2 Son hypothèse est qu'il existe une reconnaissance mutuelle entre le pouvoir central, le « Makhzen », et les sociétés locales (le « local tribal », p. 14). L'auteur nuance l'opposition un temps paradigmatique entre le « *Bled el-makhzen* » (de l'arabe dialectal littéralement « pays, territoire soumis à l'autorité du sultan ») et le « *Bled el-siba* » (territoire qui ne reconnaît pas l'autorité du sultan, par extension : insoumis) que nombre d'anthropologues avaient revisité. Ainsi, déjà en 1979, Germain Ayache évoquait « un système stable de violence continue » (« La fonction d'arbitrage du makhzen », *Bulletin économique et social du Maroc*, 138, p. 6) et invitait également à nuancer le propos, en insistant non plus seulement sur la contrainte exercée par le Makhzen, mais aussi sur ses fonctions d'arbitrage.
- 3 Les sultans issus des tribus ne parviennent pas à s'inscrire dans la durée. C'est à cette histoire que la première partie de l'ouvrage, « Grandeur et déclin des premières

dynasties marocaines », est consacrée. S'appuyant sur le modèle établi par Ibn Khaldun au XIV^e siècle, l'auteur tente d'expliquer le manque de stabilité politique des dynasties. Il reprend l'étude khaldunienne à propos des relations de parentés, des solidarités et des rapports de dépendance. S'il est ainsi question des Almoravides et des Almohades puis des Mérinides et des Wattasides, l'auteur passe un peu rapidement sur le très puissant royaume berbère de Sijilmasa qui jouera pourtant un rôle majeur dans les échanges transsahariens, ce royaume étant précisément situé dans le Tafilalt, lieu originaire de l'actuelle dynastie alaouite. On lit : « Les tribus cessent de vouloir conquérir le pouvoir », mais la démonstration n'en est pas faite. L'ont-elles jamais voulu ? Lorsque l'on sait l'ingéniosité des configurations du pouvoir tribal dans la majorité des confédérations marocaines, la rotation des pouvoirs et l'autonomie préservée des tribus à l'intérieur de l'ensemble confédéré, l'affirmation a en effet de quoi surprendre. L'absence de référence à la littérature anthropologique contemporaine sur le sujet étonne également (voir, par exemple, P. Bonte, E. Conte, P. Dresch, *Émirs et présidents. Figures de la parenté et du politique dans le monde arabe*, 2001, ainsi que le numéro spécial de la revue *L'Homme*, « Tribus en Afrique du Nord et au Moyen Orient », 102, 1987).

- 4 Jamous souligne que le nouvel État marocain « n'existera qu'en relation avec la réalité sociale des tribus, comme nous le verrons, et non dans un simple mouvement de domination (p. 42) ». Ce sont donc trois acteurs principaux – les tribus, le Makhzen et les *chorfa* – que l'on retrouve sur la scène politique, l'hypothèse de l'auteur consistant à évoquer « des sultans des frontières » (p. 51), c'est-à-dire des sultans qui doivent leur règne et leur longévité à leur façon de gouverner et de maîtriser les frontières de leur royaume. Des frontières entendues comme des marges, des zones mouvantes et/ou tampons qui sont les espaces mêmes des sociétés tribales. C'est dans la seconde partie, intitulée « Interdépendance des pouvoirs : le sultan, les *chorfa* et les tribus », que l'auteur va déployer son propos central.
- 5 La dynastie Alawite régnante est reconnue, ou se déclare, *chorfa* (sing. *cherif*), c'est-à-dire descendante du Prophète. Son pouvoir s'est maintenu en contrôlant « l'agitation des tribus » (p. 59) par des déplacements réguliers du sultan dans le pays, des expéditions multiples destinées tout autant à éteindre les éventuelles rébellions qu'à maintenir l'allégeance des tribus. L'auteur insiste sur la fréquence des déplacements itinérants du souverain conçus comme moyen d'affirmer son autorité.
- 6 Le rôle important des lignages *chorfa* et des confréries dans le maintien du pouvoir est relevé. Les sultans alawites sont ceux qui vont « légitimer et contester le droit d'un lignage à revendiquer le titre de *chorfa* » (p. 66). Ce sont donc à la fois les récits historique et mythique, les deux étant imbriqués, qui permettent à chacun, au sultan et aux lignages *chorfa*, de s'auto-légitimer. Sans conteste, il s'agit de la partie la plus séduisante de l'ouvrage, qui définit le « sultan comme détenteur du pouvoir central alors que le *cherif* détient une autorité régionale » (p. 70). L'auteur reproduit divers récits dans lesquels le pouvoir et la *baraka* des saints, notamment sur ce qu'il nomme le « monde sauvage » (p. 71), sont bien supérieurs à ceux des sultans. C'est aussi la puissance des confréries qui se dessinent.
- 7 Le sultan se déplace en *mehalla* entre les entités tribales, c'est-à-dire dans les frontières qui séparent les tribus, bornant ainsi son territoire. L'auteur propose une description du campement en déplacements, et analyse l'espace de ce dernier, et notamment la centralité de la tente du sultan, tente devant laquelle se déroulent les fonctions

sacrificielles de la *targuiba*, rituel de soumission mais aussi d'intronisation tribale. Déjà longuement décrite par P. Bonte (P. Bonte et al., *Sacrifice en islam. Espace et temps d'un rituel*, CNRS Éditions, 1999, p. 239-259), la *targuiba* est une pratique très courante dans le « monde berbère », que l'auteur ignore au profit d'une analyse exclusivement tournée vers un sultan « arabe ». Or, l'opportunisme historique des tribus et leur capacité à instrumentaliser des origines prestigieuses et sacrées au grès des circonstances, là encore longuement documenté, ne sont pas abordés.

- 8 L'auteur achève son analyse par l'affirmation d'une reconnaissance en miroir des composantes de la société marocaine : le sultan, les *chorfa*, et les « identités tribales » (p. 107). Ladite reconnaissance permet ainsi au pouvoir politique, et donc ici au Makhzen, de se maintenir. Il conclut en reprenant l'analyse politique d'Ibn Khaldun sur les formes de solidarités. Selon Jamous, le Maroc serait passé « d'une forme d'égalité dans la servitude à une hiérarchie des statuts, et il a fallu deux siècles d'évolution pour que les tribus, du moins certaines d'entre elles, cessent de vouloir fonder des empires (p. 116) ». La boucle est ainsi refermée. Il manque pour convaincre totalement le lecteur une analyse ethnologique du discours et des représentations. Car l'étude proposée ne donne malheureusement la parole à aucun des acteurs : le sultan ne s'exprime pas, les « tribus » non plus. Or, on sait que les récits de fondation tribale sont des éléments précieux pour la compréhension de l'anthropologie des sociétés du Maghreb. Les études sur le tribalisme y sont aujourd'hui très nombreuses (H. Daoud, éd., *Tribus et pouvoirs en terre d'Islam*, A. Colin, 2004, Id., *La constante « Tribu », variations arabo-musulmanes*, Demopolis, 2013).
- 9 Cet essai d'anthropologie historique offre une hypothèse intéressante quant à la stabilité du pouvoir chérifien actuel mais il omet de s'intéresser précisément à ces marges du royaume que représente le « monde » rural, là où les identités et les appartenances tribales notamment dans le Sud sont très fortes, les contestations foncières (terres collectives) et les révoltes quasi quotidiennes. Il s'agit d'un pouvoir autoritaire dont la contestation n'est pas sans conséquence.
- 10 La littérature citée est très clairement focalisée sur des orientations thématiques systémiques qui laissent de côté les recherches d'anthropologues spécialistes des sociétés du Maghreb (entre autres : M. Mahdi, *Pasteurs de l'Atlas*, Al-Najah al-Jadida, 2000 ; M. Tozy, *Monarchie et islam politique au Maroc*, Presses de sciences politiques, 1998), sur la question des frontières notamment qui a déjà donné lieu à des travaux de thèse sous la direction même de l'auteur (R. Simenel, *L'origine est aux frontières : espace, histoire et société dans une terre d'exil du sud marocain*, Université de Nanterre, 2007).